



47, avenue Mathurin-Moreau  
75019 PARIS

## De quelques réflexions au fil de la mémoire sur la rêve et l'utopie.

Roger Bordier – 4/01/2012

André Breton rêvait de confondre en une seule aspiration le « changer la vie » de Rimbaud et le « changer le monde » de Marx. Immense ambition, peut-être, mais pourquoi cette immensité ferait-elle peur ? Le plus souvent, l'utopie d'aujourd'hui est la réalité de demain. Vers la fin du dix septième siècle, il était utopique d'abattre la féodalité, ce fut fait au siècle suivant. Il faut rêver, dit un jour Lénine et cette soudaine sortie lors d'une réunion souleva autour de lui un certain étonnement. Pourtant, il savait bien ce qu'il disait : rêver de la sorte, c'était pour lui concevoir le temps futur, l'idée métamorphosée en forme concrète, les constructions de l'esprit définies en apparences tangibles. Le romantique Prince de Hombourg, dans l'admirable pièce de von Kleist, rêve une bataille dont les plans ne sont en rien conformes aux ordres qui lui ont été donnés. Les ordres étaient mauvais et, cette bataille, il la gagne. Seulement, il a désobéi, alors on le condamne, puis lui pardonne, enfin le fête. Le rêve, aussi, le rêve surtout a gagné.

Le 8 août 1870, près d'un mois avant Sedan, l'avocat Gaston Crémieux, fervent gambettiste, proclamait officiellement la République à Marseille. L'on se gaussa : nous n'en sommes pas encore là, vous rêvez. En effet. Crémieux fut emprisonné, puis libéré au soir du 4 septembre : la République venait d'être effectivement proclamée.

Dès les premiers jours de la Révolution française, cette Révolution dont Kant devait dire : *un tel événement dans l'histoire du monde ne s'oubliera jamais*, un inconnu qui, plus tard, se fera appeler Gracchus Babeuf, parcourait sa Picardie natale et lançait aux populations : *Ce qui se passe est extraordinaire ; l'aboutissement en est la République*.

Il rêve, durent penser bien des paysans picards. En septembre 1792, le peuple parisien lui donna raison. Ce qui se passa alors est fort édifiant : le 21 septembre 1792, c'est-à-dire au lendemain de Valmy, la Convention adopta le rapport lu par Collot d'Herbois et aux termes duquel la monarchie était abolie en France. Toutefois, nulle mention n'était faite du régime qui devait succéder.

Pour le peuple, il y avait une logique très claire : puisque la monarchie avait été abattue, c'est que la République existait. Alors, durant la nuit, dans les chants, les danses, les embrassades, des foules de Parisiens envahirent les rues et ce dut être superbe, ce grand rêve nocturne à la lueur des torches, ce rêve qui retentissait d'un seul cri : *Vive la République*. Le jour suivant, celle-ci était décrétée par la Convention. La pression populaire était trop forte pour que l'Assemblée y résistât. Seul, le peuple avait porté le mot, Seul, le peuple avait su, de façon naturelle, donner en quelques heures son vrai visage à l'utopie.

Chère utopie, comme tu nous manques à présent. Le discours politique est devenu un discours de protocole politique, le sens doctrinal en est délibérément banni, les grandes finalités en sont exclues. C'est toujours le même refrain : il ne faut effrayer personne, et puis les tièdes votent aussi. Et alors ? Si ceux dont nous venons d'évoquer la pensée et l'action avaient raisonné ainsi, de quoi leur serions redevables, nous qui leur devons tant ? Chacun à sa manière, chacun selon les circonstances ou les tempéraments, ils se ressemblent en ceci qu'ils ont tous été des rêveurs. Et aujourd'hui ? Vous vous voyez lisant le rêve sur le visage de M. Hollande, de M. Sarkozy, de M. Morin, de Mme Eva Joly, de M. Bayrou ? Ah ! non, ce sont des personnes averties, responsables, mesurées, des personnes qui savent peser le pour et le contre sur l'indispensable balance de l'électoratisme. S'ils se présentent à des élections, ce n'est pas pour renverser l'ordre établi, bâtir une société qui serait le contraire de celle que nous subissons, non, c'est pour se façonner une représentation, un honneur, une domination, bref, tout ce que les huissiers des palais gouvernementaux saluent respectueusement.

Leur rappelle-t-on un engagement initial ? Les mêmes objections reviennent mécaniquement : une transformation décisive, ce n'est pas possible maintenant. Pourquoi ? Et ce sera possible quand ? Il y a des risques ? Dans l'autre attitude, n'y en a-t-il pas ?

Lorsque les verriers de Carmaux, rassemblés autour de Jaurès, créèrent en 1896 à Albi leur coopérative ouvrière, ils dirent franchement ce qu'ils souhaitaient : que leur propre initiative s'élargisse, que soit substituée l'organisation des travailleurs à l'exploitation capitaliste. Jaurès salua, dans son discours inaugural, *une action commune et nettement socialiste*. Il ajoutait : *il y a là, pour les défenseurs du régime capitaliste, une terrible menace*. Il rêvait ? Qu'importe. Nous avons besoin de ces rêves-là pour ne pas trop nous étioler dans la résignation. On parlera de propos exagérés. Soit. D'exagérations aussi, nous avons besoin. Après tout, la coopérative d'Albi a existé *réellement*. Ce qui l'a édifiée, c'est le courage, la détermination, la solidarité, certes, mais c'est aussi l'enthousiasme, trop prometteur peut-être, mais nécessaire, ce qui ne risque pas aujourd'hui d'échauffer les esprits dans une société devenue si terne. Jaurès n'a pas seulement réussi avec les siens une belle entreprise, il a voulu, dans son discours, démontrer ceci : une démarche de collectivisation partielle est de même nature que le collectivisme généralisé, application matérielle d'un nouvel ordre politique. De nos jours, ce que projettent, faute de mieux évidemment, les idées de ceux qui ne désarment pas, c'est précisément cet ordre. Jaurès, alors, l'a-t-il cru proche ? On peut le supposer, tant ses convictions, son ardeur, sa vitalité étaient grandes. Le coup de feu du Café du Crissant a brisé cette belle intelligence, mais ce qu'elle nous a légué demeure et nous avons le droit de nous tourner vers les brigueurs de suffrages pour leur demander : qu'en avez-vous fait ? Autrement dit, qu'avez-vous fait de l'attente passionnée du poète, d'une certaine nuit de torches, du sympathique avocat marseillais, du romantique prince lancé dans la bataille ? Pour quelles batailles vous faites nous signe ? Naturellement, la réponse est simple : aucune. Vous ne voulez que conserver, fût-ce en introduisant quelques améliorations, mais vous ne rêvez pas, vous autres, vous ne rêvez jamais, donc vous n'agissez pas, vous êtes, c'est tout.

N'ayez, cela dit, pas la moindre illusion, ne soyez pas trop sûrs du confort que vous vous arrangez. Vous le paierez un jour ; un jour, vous serez giflé par cette belle qui s'appelle Utopie.